

Les immigrés, le processus d'insertion et les réseaux sociaux à Valence

Francisco Torres Pérez

Résumé

L'auteur analyse ici la fonction de différents types de réseaux dans le processus migratoire à Valence [Espagne], développant successivement les exemples des femmes venues d'Équateur, des Sénégalais, des Chinois et des Marocains. Du fait des rapports de genre spécifiques à chaque groupe, de ses spécialités professionnelles et de l'historicité de son installation, les réseaux y jouent des rôles variables. Le départ du pays d'origine est tantôt conçu comme une stratégie de survie commune, d'amélioration des revenus, du statut social et/ou d'élargissement des racines familiales. Toutes ces fonctions des réseaux sont motrices de l'expérience migrante.

Citer ce document / Cite this document :

Torres Pérez Francisco. Les immigrés, le processus d'insertion et les réseaux sociaux à Valence. In: Hommes et Migrations, n°1250, Juillet-août 2004. Réseaux sociaux en migration. pp. 24-37;

doi : <https://doi.org/10.3406/homig.2004.4208>

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_2004_num_1250_1_4208

Fichier pdf généré le 27/02/2019

Les immigrés, le processus d'insertion et les réseaux sociaux à Valence

L'auteur analyse ici la fonction de différents types de réseaux dans le processus migratoire à Valence [Espagne], développant successivement les exemples des femmes venues d'Équateur, des Sénégalais, des Chinois et des Marocains. Du fait des rapports de genre spécifiques à chaque groupe, de ses spécialités professionnelles et de l'historicité de son installation, les réseaux y jouent des rôles variables. Le départ du pays d'origine est tantôt conçu comme une stratégie de survie commune, d'amélioration des revenus, du statut social et/ou d'élargissement des racines familiales. Toutes ces fonctions des réseaux sont motrices de l'expérience migrante.

par **Francisco Torres Pérez**,
département de Sociologie
et Anthropologie
sociale, Faculté des sciences
sociales, université
de Valence, Espagne

1)- Joaquín Arango,
"La inmigración
en España a comienzos
del siglo XXI : un intento
de caracterización",
in F. Javier García Castaño
et Carolina Muriel López
(eds), *La inmigración
en España : contextos
y alternativas*, vol. II, actas
del III congreso sobre
la inmigración en España,
2002, pp. 57-70 ; Antonio
Izquierdo, "Panorama
de la inmigración en España
al alba del siglo XXI",
in Manuel Pimentel Siles
(coord.), *Procesos
migratorios, economía y
personas*, Instituto CajaMar,
Almería, 2002, pp. 247-264.

À Valence, on perçoit depuis trois ans une augmentation spectaculaire du nombre de résidents étrangers. En deux ans, de l'année 2000 à 2002, cette population a été multipliée par trois. En janvier 2002, 39 899 résidents de Valence étaient étrangers, ce qui représente 5,22 % de la population de la cité. À Valence, la situation est similaire à celle que l'on trouve dans le reste de l'Espagne : une intensification du flux migratoire qui a provoqué une augmentation notable du nombre d'étrangers, principalement extra-communautaires, et surtout latino-américains⁽¹⁾. Les Équatoriens et les Colombiens constituent les étrangers les plus nombreux de la ville (*voir tableau ci-contre*). En janvier 2002, presque un étranger sur quatre est équatorien. L'immigration latino-américaine a dépassé ces dernières années celle des Marocains et des Chinois. Celle venue d'Afrique du Nord n'est plus majoritaire dans l'immigration extra-communautaire, bien qu'elle maintienne une importance symbolique centrale. Mais le trait le plus particulier de l'immigration extra-communautaire à Valence est l'hétérogénéité. Celle des provenances, des genres, des niveaux d'instruction, des temps de résidence et des modes d'insertion et d'établissement. Un facteur décisif de cette diversité est la différence de provenance. C'est la culture partagée de la société d'origine, plus ou moins modifiée, qui fournit la trame de significations, les formes de sociabilités et les outils et stratégies pour s'installer. Et plus encore s'il s'agit de la première génération de migrants.

L'augmentation spectaculaire du nombre d'Équatoriens est semblable à celle observée dans tout l'État espagnol. Le trait le plus spécifique pourrait être qu'à Valence les femmes équatoriennes ont tenu le rôle principal dans le processus migratoire collectif. Entre les années 1997 et 2000, elles ont été les premières à immigrer, s'installer, et à ini-

tier le regroupement familial. À partir de 1996, on a observé un grand nombre d'Équatoriennes dans la ville. Elles sont arrivées pour travailler à des tâches domestiques, bien que dans plusieurs cas elles aient fait des études et qu'en Équateur elles étaient salariées. Presque la moitié de ces pionnières étant mariées⁽²⁾. Elles sont venues parce qu'elles savaient qu'"en Espagne, il y a du travail pour les femmes". Une parente ou une amie équatorienne installée ici le leur avait dit. Leur histoire montre, dans tous les cas, des projets insérés socialement dans des réseaux informels féminins. L'itinéraire migratoire de ces femmes était tracé par un ténu, mais solide, réseau de parentes, amies et connaissances au sein duquel circulaient les personnes, les contacts, les informations, les lettres et les colis.

Dans les cercles d'Équatoriennes à Valence, les réseaux d'amies et parentes ont accompli une fonction de sélection des personnes qui migraient, de facilitation du voyage et d'orientation. L'opinion des mères et tantes qui étaient déjà ici sur telle fille, nièce ou amie qui

2)- D'après les données recueillies sur les femmes équatoriennes par l'Asociación de empleadas de hogar, liée au Centre social des religieuses de Maria Immaculada. Voir Alejandro Cortina Nido, "¿Quién trabaja en nuestras casas ? Mujeres ecuatorianas en el servicio doméstico en Valencia", Trabajo diploma postgrado mediación intercultural, université autonome de Madrid, 2000 ; et Francisco Torres Pérez, "Àmbit urbà, sociabilitat i inserció social dels immigrants. El barri de Ruzafa", Trabajo de investigación de doctorado, département de sociologie et d'anthropologie sociale, université de Valence, Valence, 2002.

La population extra-communautaire à Valence entre 1996 et 2002

	1996	1998	2000	2001	2002
Maroc	381	464	727	1 135	1 716
Algérie	159	203	364	628	1 011
Guinée équatoriale	224	271	400	600	722
Sénégal	218	259	353	508	618
Chine	325	428	836	1 246	1 677
Équateur	*	41	265	4 524	9 795
Colombie	170	196	448	2 554	6 384
Argentine	365	394	441	602	1 253
Cuba	169	222	354	515	703
Brésil	147	197	295	453	654
Autres	3 093	2 888	3 876	6 787	10 582

Source : service municipal de statistique de Valence. Les données de 2002 sont prévisionnelles.
(*) Sans données.

"serait bien" avait un poids décisif. C'était ces "amies" qui lui trouvaient le logement et les premières relations, qui lui montraient où aller demander du travail, avec qui il fallait parler, et comment agir⁽³⁾. Sur un plan humain, le réseau d'amies est fondamental et irremplaçable, pour pallier la solitude et la perturbation initiale, partager les expériences et donner libre cours aux peurs et angoisses. Le terme "amies" incluait les liens de parenté, d'amitié, et de localité d'origine commune. Toutes se considéraient "amies", si bien que l'intérêt économique des relations était évident pour toutes celles qui participaient, et que le degré de confiance personnelle était très divers. À l'intérieur des réseaux fonctionnaient l'économie du don, mais aussi celle du marché. Particu-

3)- En complément du rôle des réseaux d'amies, il faut souligner pour l'aspect travail la fonction d'agent intermédiaire accomplie par le Centre social des religieuses de Maria Immaculada.



© Brahim Chanchabi - Aidda.

**Madrid, 1992.
Femmes de différentes
nationalités participant
à une manifestation
pour la défense
des droits des étrangers.**

lièrement entre parents, il y avait souvent des échanges gratuits de services, contacts et aide. En même temps, les chambres se louaient, les loyers s'encaissaient et plusieurs faveurs se payaient.

Entre les années 1998 et 2000, dans les cercles de femmes dont nous parlons, une fois la situation consolidée l'Équatorienne facilitait le voyage pour une autre parente. Souvent, ce sont les femmes du noyau familial qui se regroupaient d'abord ainsi, du fait qu'elles avaient un travail assuré dans les services domestiques. Postérieurement venaient l'homme et les fils. Dans la plupart des cas, c'était alors un regroupement *de facto*, à cause des limitations du processus de regroupement familial en vigueur. Grâce à la sécurité donnée par le travail et le logement obtenus par la femme, les hommes pouvaient commencer leur recherche de travail.

Dès le milieu de l'année 1999, la situation s'est modifiée à Valence. Avec l'aggravation des conditions sociales en Équateur, la migration a augmenté, et a été pilotée par des hommes, des femmes, et des groupes

familiaux entiers. En un peu moins de deux ans, la situation de la collectivité a changé. Ce n'est plus une migration principalement féminine, mais familiale, avec une présence appréciable d'enfants. Logiquement, avec ces modifications de la collectivité équatorienne à Valence, les réseaux et d'autres aspects de la sociabilité informelle ont changé, tels que les lieux de rencontre et de repos. Aujourd'hui, les réseaux familiaux prédominent. Dans plusieurs cas, tout le noyau familial est déjà ici, parents et enfants.

Les réseaux familiaux ne sont pas les seuls qui opèrent. Maintenant, contrairement à la situation des pionnières, il y a pluralité de réseaux, et souvent une même personne peut faire partie de différents réseaux équatoriens. À ceux qui sont familiaux, il faut ajouter les réseaux informels d'hommes qui travaillent dans l'agriculture et qui offrent leurs services et travaillent ensemble. Les réseaux de femmes sont encore une base pour trouver du travail dans le service domestique, mais certaines de leurs fonctions antérieures dans le processus migratoire sont mises au service des réseaux familiaux.

Les réseaux sénégalais de vente ambulante

Les Sénégalais constituent un des groupes de migrants les plus anciens à Valence. Tout au long des années quatre-vingt-dix, leur nombre a augmenté légèrement, passant de 218 recensés en 1996 à 618 en 2002, et leur origine s'est diversifiée. À la fin de la décennie, les *wolofs*, majoritaires au Sénégal, composaient l'ethnie prédominante à Valence. Au cours des dernières années, des Sénégalais des ethnies *peulh* et *bambara* sont arrivés. On parle de Sénégalais, puisque c'est une collectivité essentiellement masculine. À Valence, seulement 7,7 % des personnes qui proviennent du Sénégal étaient des femmes en janvier 2001. C'est un trait spécifique et très persistant de cette migration, qui se conçoit comme temporaire. Quoiqu'ils puissent passer des années ou des décennies en dehors du Sénégal, les migrants maintiennent le retour à la terre, à la maison qu'ils sont en train de construire, comme perspective de vie. Normalement, ils ne font pas migrer leurs femmes, et ils conservent une relation très intense avec leur société d'origine.

L'occupation principale de la collectivité sénégalaise à Valence est la vente ambulante, combinée occasionnellement avec d'autres activités, principalement le travail agricole ou les emplois comme manœuvres. Pour un Sénégalais, la vente ambulante est une opportunité de travail accessible, qui correspond à une logique commerciale et mercantile inscrite dans l'économie informelle et qu'il connaît bien à cause du fonctionnement socio-économique du Sénégal. À la différence de l'Italie, la consolidation et l'enracinement de la collectivité au long des années quatre-vingt-dix n'ont pas impliqué en Espagne un transfert vers d'autres sortes d'occupations⁽⁴⁾. Le commerce reste leur occupation fondamentale.

4)- Le cas de l'Italie montre que l'on ne peut déduire une identification mécanique entre l'immigration sénégalaise et la vente ambulante. En Italie, 60 % des Sénégalais en situation régulière sont ouvriers dans les usines industrielles du Nord. Voir Ottavia Schmidt di Friedberg, "Du Sénégal à New York, quel avenir pour la confrérie mouride ?", *Hommes & Migrations*, n° 1224, 2000, pp. 36-45 ; Mourtala Mboup, *Les Sénégalais d'Italie. Émigrés, agents du changement social*, L'Harmattan, Paris, 2000, p. 41.

Une caractéristique des groupes sénégalais est leur vie communautaire. À Valence, comme dans d'autres villes, une bonne partie des Sénégalais s'organise autour d'un système d'aide mutuelle, basé sur la cohabitation en appartements habituellement partagés par un grand nombre de personnes (entre huit et dix habituellement) et sur la créa-

 Les Chinois et les Sénégalais donnent à Valence un exemple de réseaux de haute densité, solides et permanents, quoiqu'ils se constituent sur des bases culturelles très différentes : la famille traditionnelle chinoise et le système de confrérie sénégalais.

tion d'un réseau commercial propre, modeste mais fonctionnel pour les membres⁵⁾. Cette cohabitation se régit par une série de normes quelques fois explicites, et d'autres implicites, mais pas moins formalisées. Le Sénégalais qui vient d'arriver à Valence arrive avec des références : les membres d'un appartement ou un commerçant qu'il connaît ou avec lequel il a des liens de parenté, ami-

tié ou confrérie. On lui fournit un logement, et s'il n'a pas d'argent, on lui prête les premières marchandises. En plus, pendant les premiers jours, un "vétérane" l'accompagne dans ses sorties, pour lui montrer les routes et les astuces nécessaires pour la vente. Avec l'argent qu'il obtient de ses premières ventes, le nouvel arrivé restitue le prêt et s'incorpore au réseau : il participe au paiement de la nourriture et du logement, aux travaux domestiques, et achète la marchandise aux grossistes qui fournissent le reste des membres de l'appartement.

5)- Voir Joan Lacomba et Nuria Del Olmo, *op. cit.*, 1996 ; et Joan Lacomba, "Immigrés sénégalais, islam et confréries à Valence (Espagne)", in *Revue européenne des migrations internationales*, n° 16, 2000, pp. 85-103 ; Joan Lacomba, "El Islam inmigrado. Transformaciones y adaptaciones de las prácticas culturales y religiosas", ministère de l'Éducation, de la Culture et du Sport, Madrid, 2001.

L'appartement, au centre des relations

L'appartement, ou plus exactement le réseau d'appartements interconnectés, est le centre de sociabilité des Sénégalais. Ils y habitent et s'y réunissent. Le dîner qui se prend conjointement est le moment de sociabilité de la journée. Les Sénégalais prient en général à la maison et ne fréquentent pas les mosquées de la cité. Par ailleurs, ils se réunissent dans les commerces en gros et dans les boutiques téléphoniques, seize au total, concentrés dans deux rues du quartier de Russafa. Les commerces en gros, pour la plupart d'objets de cuir, artisanat africain et petit électronique, fournissent les Sénégalais pour la vente ambulante. Il s'agit de locaux fortement ethniques. En plus de fournir la marchandise, ils constituent, avec les appartements, une partie essentielle du réseau sénégalais de la cité.

En général, les Sénégalais travaillant dans la vente ambulante maintiennent un nombre réduit de relations significatives avec des personnes externes au groupe. En entretien, ils expliquent ce trait par l'idéologie propre à l'activité commerciale de leurs compatriotes et par l'influence du système de confréries. À Valence, dans de nombreux cas, cette organisation a été reliée à l'appartenance à la confrérie *mouride*. La confrérie des mourides, fondée par Amadou Bamba, est l'une des

trois confréries les plus importantes du Sénégal. Aujourd'hui, elle articule un réseau commercial transnational qui, en plus de bons bilans matériels, rend possible l'accueil et l'insertion économique et sociale à l'étranger du Sénégalais qui en est membre. La confrérie s'est implantée dans le monde entier, et notamment à Marseille et dans le Nord de l'Italie⁶⁾. Cette confrérie unit à la dimension communautaire et solidaire une forte dimension économique, traditionnellement centrée sur la culture de l'arachide et le commerce. Souvent, le processus migratoire réaffirme les liens avec la confrérie. L'appartenance à la confrérie implique, évidemment, quelques obligations. Certaines sont religieuses, d'autres économiques, telles que les donations destinées au financement des écoles coraniques, bourses d'assistance sociale et institutions médicales de la confrérie au Sénégal.

Dans d'autres cas, cette organisation commune et solidaire n'est pas reliée à l'appartenance à une confrérie, mais à l'origine ethnique et/ou à la région d'origine. C'est le cas d'un appartement dans le quartier du Carme, habité par des Sénégalais *peulh* qui n'appartiennent à aucune confrérie et qui montrent une respectueuse distance envers elles. Cependant, le système de fonctionnement de cet appartement est très semblable aux autres⁷⁾.

Les réseaux de Sénégalais, aussi bien en version religieuse que laïque, offrent d'importants avantages aux membres : ils arrivent avec une référence, s'intègrent dans un appartement, et s'incorporent à une organisation de groupe relativement solidaire qui, en plus, se montre très fonctionnelle pour "organiser" le travail de vente ambulante. Ces réseaux de Sénégalais autour des appartements sont solides, avec une haute densité de relations. Leurs membres changent et, depuis ces deux dernières années, une relation particulière s'est établie avec des groupes de Sénégalais installés en Italie. Quelques-uns y vont, d'autres en viennent. Cependant, le réseau continue d'être stable, et accueille les nouveaux au fur et à mesure qu'ils arrivent.

Les Chinois, résidents et citoyens transnationaux

Pendant les années quatre-vingt-dix, les citoyens de Chine ont formé l'une des collectivités extra-communautaires les plus importantes de la cité. Pendant les six dernières années, son nombre a été multiplié par cinq et est passé de 325 personnes en 1996 à 1 677 en 2002. Ils constituent la quatrième nationalité. L'immense majorité des immigrants chinois des années quatre-vingt faisait partie de groupes familiaux installés dans d'autres États européens et cherchaient de nouvelles opportunités, offertes par le déplacement vers la côte de Valence d'une partie de leurs clients français, allemands et anglais. Une fois que les premiers restaurants installés eurent consolidé leur position, ils ont augmenté en nombre. Au début des années quatre-vingt-dix, les restaurants chinois

6)- Joan Lacomba, *op. cit.*, 2000 ; Ottavia Schmidt di Friedberg, *op. cit.*, 2000.

7)- Francisco Torres Pérez, *op. cit.*, 2002.

8)- Joaquín Beltrán Antolín, "Parentesco y organización social en los procesos de migración internacional chinos. Del sur de Zhejiang a Europa y España", thèse de doctorat, universidad Complutense de Madrid, 1996, pp. 291 et suiv.

9)- Emmanuel Ma Mung, *La diaspora chinoise. Géographie d'une migration*, éd. Ophrys, Paris, 2000, pp. 119 et suiv.

10)- Joaquín Beltrán Antolín et Sáiz López, "Trabajadores y empresarios chinos en Cataluña", Reus. IV, *Congrés Català de Sociologia*, 2003.

11)- Francisco Torres Pérez, *op. cit.*, 2002.

étaient devenu un élément de l'offre de restauration rapide et bon marché dans tous les arrondissements de Valence.

Un trait caractéristique de la migration chinoise est l'existence d'une niche économique propre, qui articule la collectivité, selon Beltrán Antolín⁽⁸⁾ et Emmanuel Ma Mung⁽⁹⁾. Elle assure à l'immigrant chinois son insertion dans un travail, sans possibilité de concurrence de la main-d'œuvre nationale, et en même temps l'insère dans les relations sociales qui articulent le groupe. Le restaurant chinois, à Valence, est un bon exemple d'entreprise familiale qui permet l'autonomie et l'autosuffisance économique du groupe. La main-d'œuvre est fournie par les fils et femmes de la famille du propriétaire et/ou du gérant, en échange du logement et de la nourriture. Le travail dur, les journées aux horaires élargis et le caractère familial d'une grande partie de la main-d'œuvre rendent possible l'autonomie économique du groupe, et en plus, la capacité de capitalisation qui, selon la situation du secteur, est investie ensuite dans l'ouverture de nouveaux commerces, à la charge d'un fils.

À Valence, le marché des restaurants chinois s'est rapidement trouvé saturé. À partir de 1995, les groupes familiaux chinois se sont orientés vers une autre sorte d'entreprise : les magasins "tout à 1 euro", et les commerces de vente en gros de confection bon marché. Sur les affiches de plusieurs de ces magasins, on peut lire, à côté des idéogrammes, "fait en Chine", comme garantie de prix bon marché. Ces magasins de costumes bon marché fournissent les vendeurs des marchés ambulants dans la rue, très populaires à Valence. Les magasins se fournissent chez d'autres grossistes chinois, pour la plupart entreprises de confection établies en Espagne, comme ceux de Santa Coloma et Badalona, en Catalogne⁽¹⁰⁾. Dans d'autres cas, directement en Chine. Dans ces deux cas, la stratégie du restaurant chinois se reproduit : le recours à la main-d'œuvre gratuite du groupe familial et l'utilisation de réseaux propres de fournisseurs. Toutes les entreprises dont nous parlons, restaurants, magasins "tout à 1 euro" et grossistes de confection s'orientent vers le public autochtone. Des trente-huit commerces chinois situés à Russafa, seulement un est adressé au public chinois ; il s'agit d'un magasin d'alimentation qui fournit les restaurants chinois de la ville⁽¹¹⁾. Dans Valence, le recensement de 2001 ne permet pas de désigner de concentration significative de Chinois dans aucun des arrondissements de la ville, si bien que le nombre de résidents chinois est le plus important à Russafa, le quartier où se concentrent les commerces en gros chinois de confection bon marché.

De nombreux Chinois issus du Zhejiang

L'immigration chinoise s'organise en groupes familiaux, autour des restaurants ou des entreprises. C'est une collectivité jeune, 11,48 % des résidents chinois ayant quinze ans ou moins, marquée par une prédominance masculine, 60 % étant des hommes en 2001. En général,

ils établissent peu de relations au-delà du groupe et, au contraire d'autres villes d'Europe, la nouvelle année chinoise se célèbre dans des restaurants et locaux fermés, sans répercussion publique. Depuis sept années, une association organise des cours de chinois pour les fils d'immigrés.

Ces groupes familiaux fréquentent des parents qui gèrent des entreprises dans d'autres villes d'Espagne ou d'Europe. Dans plusieurs cas, ces relations sont plus intenses que celles qu'ils maintiennent avec

d'autres groupes chinois établis à Valence, mais avec lesquelles ils n'ont aucun lien de parenté et/ou de relation économique. Plus qu'un groupe homogène ou une communauté, les immigrés chinois constituent une "constellation ethnique", composée par de nombreuses sous-communautés d'origines diverses⁽¹²⁾. Les immigrés chinois à Valence se comportent alors comme des résidents, en même temps que comme parties de réseaux diasporiques transnationaux.

D'après toutes les sources et les travaux de Beltrán Antolín et Emmanuel Ma Mung, les noyaux les plus anciens d'immigration chinoise en Espagne (Madrid, Barcelone et Valence) étaient des Chinois issus du Zhejiang (Chine continentale) ou des Chinois-Européens appartenant à des familles provenant de cette province. Aujourd'hui, 70 % des immigrés chinois viennent du Zhejiang. Dans cette province chinoise, et pour certains segments de la population, l'émigration constitue un mécanisme qui s'intègre dans les stratégies de reproduction et de mobilité ascendante familiale et sociale. Il y a une culture migrante. D'abord, les fils de la famille qui ne sont pas les aînés émigrent. Si tout va bien, ils appellent leurs fils et/ou neveux. Une fois consolidée la situation économique du petit groupe, ils font venir les femmes. L'expectative principale qui motive l'émigration est d'"être le propriétaire de l'entreprise, et tous essaient"⁽¹³⁾. L'idéal est de garantir l'indépendance et l'autosuffisance du groupe familial, concrétisée par la propriété d'une ou de plusieurs entreprises.

 Les contacts entre groupes informent des demandes concrètes de travail, d'une population à une autre, et même d'un district à un autre, en fonction de la variété des oranges, du rythme de la cueillette, etc.

12)- Joaquín Beltrán Antolín, "Immigrés chinois en Espagne ou citoyens européens ?", *Revue européenne des migrations internationales*, n° 13, 1997, p. 67.

13)- Joaquín Beltrán Antolín, *op. cit.*, 1996.

La diversité des réseaux de Marocains

À la fin des années quatre-vingt, il y avait déjà un noyau établi de Marocains à Valence. En 1992, les premières boucheries *hallal* ouvraient dans le quartier de Russafa. Au cours des années quatre-vingt-dix, la population marocaine a augmenté lentement : 381 personnes en 1996, 727 en 2000 et 1 716 en 2002. Pour ce qui est de l'insertion des Marocains par arrondissements, il n'y a pas de phénomène de concentration géographique, à l'exception significative de Russafa. Dans ce quartier, l'un des

14)- Bernabe López García (dir.), *Atlas de la inmigración magrebi en España*, université Autonome de Madrid et ministère de l'Aide sociale, Madrid, 1996.

premiers de Valence à recevoir des résidents marocains et algériens, réside presque 10 % de la population marocaine de la ville.

Au cours de la dernière décennie, le profil de l'immigrant marocain s'est modifié de façon importante. Si au début des années quatre-vingt-dix il était possible de définir une migration masculine (91 % de la collectivité en 1991, célibataires pour la plupart, étaient de provenance rurale et de niveau culturel faible⁽¹⁴⁾), aujourd'hui le panorama est très différent. Le regroupement familial et le nombre important de femmes marocaines qui émigrent ont rééquilibré la collectivité, quoiqu'il y ait encore une claire prédominance masculine (en 2001, seulement 38 % des Marocains étaient des femmes). Il y a des familles établies et des enfants. Par ailleurs, la majorité des immigrants actuels sont de provenance urbaine.

La collectivité marocaine est déjà relativement importante et habite depuis longtemps à Valence. Le groupe présente une grande diversité de situations. Depuis le commerçant qui habite l'arrondissement de Russafa avec sa famille, jusqu'au nouvel arrivé qui travaille dans l'agriculture et partage son logement avec d'autres hommes marocains. En conséquence, on y trouve une pluralité de réseaux informels. Nous parlerons de deux types de réseaux : les "informels", de ceux qui travaillent dans l'agriculture, entre 1995 et 1998 dans le district de l'Horta ; et les réseaux centrés sur le quartier de Russafa en 2002.

Les premiers sont basés sur des relations de parenté et/ou d'amitié avec des compatriotes. En raison de l'amitié ou du travail réalisé en commun, le réseau peut inclure une personne algérienne. Il s'agit, en fait, d'une série de groupes très inégalement connectés qui accomplissent un rôle important dans l'insertion de leurs membres. Obtenir un travail dans la cueillette de l'orange sera beaucoup plus facile si un ami ou une connaissance, déjà établi, vous chaperonne. Pareillement, les contacts entre groupes informent des demandes concrètes de travail, d'une population à une autre, et même d'un district à un autre, en fonction de la variété des oranges, du rythme de la cueillette, etc. D'autre part, les contacts qui forment ces réseaux sont incontournables lorsqu'il s'agit de trouver un logement.

Certains de ces réseaux ne se basent pas sur des relations préalables, mais ils sont activés pendant le processus migratoire. Certains se créent ici, au cours du processus migratoire. Ainsi, les réseaux liés à l'agriculture intensive ont une stabilité très variable. Quelques-uns disparaissent peu après avoir été créés, d'autres se montrent très persistants. En général, les plus solides se basent sur des liens de parenté (quand des frères ou des cousins intègrent le même groupe) et/ou sur des relations relativement plus proches (quand les migrants habitent le même logement). Un autre trait important est le nombre, relativement réduit, de personnes qui composent ces réseaux. Chacun peut connaître des gens différents, mais dans divers cas, le nombre de fré-

quentations incluant des relations de réciprocité et de confiance ne dépasse pas quatre, cinq ou six.

Ce panorama contraste fortement avec les réseaux du quartier de Russafa. Il s'agit d'une situation totalement différente, marquée par une concentration urbaine d'immigrés marocains, où l'on trouve aussi des boucheries *hallal*, des locaux téléphoniques et des magasins de vente de textile en gros, et l'un des trois oratoires de la cité. Un total de quarante locaux en l'espace de quatre rues. On y parle, en général, d'une immigration établie, avec diversité de situations d'insertion dans le travail, et qui forme une communauté offrant un paysage de réseaux très différent de celui de l'agriculture intensive.

Si dans l'agriculture, les réseaux basés sur les rapports avec des amis compatriotes avaient un poids important, ici l'importance est donnée aux réseaux familiaux, très stables et denses. On trouve aussi des réseaux basés sur des relations d'amitié avec des compatriotes. Dans ceux-ci, particulièrement masculins, les espaces sociaux propres occupent un lieu central, tels que la salle de prière, les commerces ethniques et les groupes de rues. Nous pouvons ici parler de réseaux caractérisés par un nombre élevé de participants, se situant à un autre degré d'intensité de la relation.

Le processus d'insertion et les réseaux d'immigrés

Quels sont les modes d'insertion des différents collectifs d'immigrés dans la cité ? Comment se relient-ils à leur entourage ? Pour le cas qui nous occupe, les stratégies ne peuvent être comprises sans parler de la reconstruction et aussi de la création d'une sociabilité et d'une identité adéquates, individuellement et comme groupe. Ces processus émergent à partir des réseaux informels, c'est-à-dire de l'ensemble des relations interpersonnelles basées sur des relations de parenté, d'amitié et/ou d'un autre trait commun, et qui supposent l'échange d'informations, de biens et de services. Ces échanges s'ordonnent selon des règles culturelles, des modèles cognitifs et appréciatifs partagés. Comme l'exemple de Valence le souligne, ce phénomène propre à la sociabilité informelle est très important, puisqu'organisateur social du flux migratoire.

Ce qui rassemble les migrants dans ces réseaux est de nature diverse : liens de parenté, d'amitié avec des compatriotes, d'appartenance à la même ethnie et/ou congrégation religieuse, etc. Ces relations, fréquemment, comportent une obligation d'aide mutuelle, de fournir un accueil et de chercher un travail. On a déjà vu que dans le cas des réseaux des Sénégalais, des Chinois et des Équatoriennes, les rapports qui nourrissent les réseaux ne se sont pas créés pendant le processus migratoire, mais avant, et ils s'activent quand nécessaire. Les relations sénégalais de confrérie et/ou d'ethnie, les devoirs et les

mandats qui conforment la famille chinoise ou les liens de parenté et d'amitié des "amies" équatoriennes conformaient déjà la vie sociale des migrants là-bas, dans leurs pays d'origine. Et ils continuent à l'organiser ici, quoique de façon différente et adaptée. Ce modèle semble le plus courant lorsque l'on parle de réseaux, qui fonctionnent tant envers la société de réception qu'envers celle d'origine. Dans d'autres cas toutefois, les réseaux se créent *ex-novo* dans la société de réception, principalement sur la base de liens d'amitié avec des compatriotes, comme on l'a vu pour un nombre considérable de Marocains dans le cadre de l'agriculture intensive.

Malgré l'hétérogénéité des réseaux, on peut affirmer que le "*processus migratoire est placé socialement dans un réseau de relations*"⁽¹⁵⁾. Généralement, les réseaux informels "sélectionnent" les candidats et les candidates à l'émigration. Les groupes domestiques, dans ce cas et dans d'autres, sont particulièrement actifs. Les réseaux véhiculent un flux et sont une source d'information sur les sujets les plus variés : dans quels secteurs y a-t-il du travail ? Quelles sont les routes les plus fiables et économiques pour faire le voyage ? Ils permettent de faire le voyage grâce aux contacts et au financement adéquats (sous forme de prêt, d'aide familiale ou d'une combinaison des deux systèmes).

Une autre fonction basique des réseaux informels est l'insertion des immigrés ici. En général, et dans toutes les collectivités, les réseaux de parents et amis compatriotes constituent la première ressource pour trouver un travail, accéder à un logement et disposer d'un premier cadre de relations. D'après l'étude réalisée à Valence en 1999 par le CITMI (Centre d'informació de treballadors i treballadores immigrants), 64 % des immigrés interrogés avaient trouvé leur travail grâce à des parents et amis ; 41 % des immigrés habitaient avec des parents et 32 % avec des ami(e)s. Également, ce sont les réseaux qui véhiculent une bonne partie des rapports des immigrés avec leur pays d'origine. Comme le montre la diversité de situations des Chinois et des Équatoriens, il y a utilisation d'un mode d'insertion ou d'un autre en fonction du réseau dont ils disposent et selon des bases culturelles et organisationnelles qui dépendent de la culture de la société d'origine. Finalement, mais c'est aussi important, ce sont les réseaux et la sociabilité qu'ils génèrent qui permettent le maintien adapté de l'identité du groupe et son expression, autant au sein du groupe que vers la société de réception.

Diversité des réseaux transnationaux

Les réseaux sont, à des degrés divers, transnationaux. D'un côté, quelques-uns connectent la collectivité immigrante avec le pôle central dans le pays d'origine. Ce serait le cas des réseaux équatoriens, d'amies antérieurement et de familles actuellement, qui établissent un

15)- Ubaldo Martínez Veigas, *La integración social de los inmigrantes extranjeros en España*, Editorial Trotta, Madrid, 1997, p. 132.

rapport bipolaire Équateur-Valence. Par contre, les groupes chinois adoptent une forme diasporique, caractérisée par des réseaux complexes partagés avec des groupes résidant dans d'autres pays européens. Il y a une multipolarité de relations *"ayant une dimension réticulaire marquée"*⁽¹⁶⁾. Au milieu, on pourrait situer les Sénégalais et les Marocains. Pour ces deux collectivités, le pays d'origine constitue un pôle central de relation, mais les Sénégalais et les Marocains ont des relations intenses avec des groupes résidant en Italie pour les premiers, et dans le Sud de la France pour les deuxièmes.

16)- Emmanuel Ma Mung, *op. cit.*, 2000, p. 9.



© Brahim Chanchabi - Aidda.

Les différents réseaux ont divers degrés de solidité, de permanence et de densité relationnelle en fonction des bases sur lesquelles ils s'établissent et des modifications qu'ils subissent. Par densité, on désignera le résultat du nombre de rapports qu'ils maintiennent, leur fréquence et l'importance qu'ils ont dans la vie quotidienne du sujet. Par permanence, on suggère continuité dans le temps. D'une haute densité et d'une longue permanence résultent, généralement, des réseaux solides. C'est-à-dire ceux qui opposent de fortes résistances à la variation des aspects centraux.

À Valence, les réseaux d'amies montraient une haute densité et une relative solidité au commencement de la migration équatorienne. Cependant, avec l'accélération du flux migratoire depuis l'Équateur et la conversion en une migration familiale, les réseaux d'amies ont perdu

Immigrés marocains à Madrid.
Les réseaux sociaux basés sur des rapports d'amitié avec des compatriotes occupent un lien central, tel que la salle de prière, ou les groupes de rue.

importance et densité en faveur des réseaux de familles. Les Chinois et les Sénégalais donnent à Valence un exemple de réseaux de haute densité, solides et permanents, quoiqu'ils se constituent sur des bases culturelles très différentes : la famille traditionnelle chinoise et le système de confrérie sénégalais. Pour les Marocains, il faudrait parler d'une pluralité de réseaux. Quelques-uns sont très lâches, tels ceux de l'agriculture intensive, avec peu de solidité, de densité et de permanence. D'autre part, les réseaux marocains existants autour de Russafa présentent une haute densité et permanence.

Un point d'intérêt particulier est le rapport entre migrations, réseaux et groupes familiaux. Comme on l'a vu dans des milieux aussi divers que ceux issus du Sénégal, de Chine et d'Équateur, la migration de quelques membres peut être une stratégie du groupe domestique pour garantir sa survie, pour améliorer ses revenus et son statut et/ou pour élargir ses racines. Qui fera le voyage ? Quelles relations maintiennent-ils avec le groupe familial d'origine ? Quelle sorte d'immigration génèrent-ils ? Les réponses à ces questions et à d'autres dépendent principalement de deux sortes de facteurs : les uns concernent la culture de la société d'origine, et les autres la situation de la société de réception.

La migration d'un membre de la famille comme stratégie du groupe familial peut avoir

pour sujet soit un homme soit une femme du groupe, en fonction des relations de genre propre à la culture d'origine. Au Sénégal, en Gambie et dans quelques zones du Maroc, il est fréquent que la migration d'un fils soit une formule à travers laquelle le groupe épargne la nourriture, et si tout va bien, obtient une source de revenus et services. Dans ces sociétés patrilineaires et patriarcales, le voyage migratoire n'est pas fait par l'aîné, ni par les femmes. Elles ont accès à l'immigration postérieurement, lors du regroupement de la famille. Le cadre est identique dans le cas chinois. La migration initialement masculine dérive postérieurement en une diversité de modes de rapports familiaux. Les Sénégalais ne regroupent pas leurs familles. Les Marocains, par contre, tendent à les regrouper. Les Chinois forment des groupes familiaux liés à la diaspora chinoise en Europe.

En d'autres cas, les protagonistes des migrations sont les femmes. En République dominicaine, comme dans d'autres zones d'Amérique centrale, la femme est le seul soutien économique et l'adulte de référence pour plusieurs groupes familiaux. Il s'agit de sociétés extrêmement patriarcales, mais où le centre familial repose sur les femmes. C'est la

Illustration non autorisée à la diffusion

**Femme équatorienne
membre de l'association
Respect, qui défend
les droits des employées
de maison au niveau
européen.**

ligne des grands-mères, mères et filles, qui affrontent comme elles savent le faire les problèmes qui affectent le groupe familial. Ce qui, habituellement, a pour résultat l'émigration d'une fille ou d'une tante. La migration équatorienne à Valence est différente, mais le résultat est très semblable à ce qui est décrit précédemment à propos de la République dominicaine. En Équateur, la structure familiale a le père comme autorité et figure présente ; l'homme est le premier candidat à l'émigration. Cependant, la migration féminine va être générée par la demande de service domestique ici et l'information là-bas selon laquelle "en Espagne il y a du travail pour les femmes". Les femmes équatoriennes à Valence et la colonie d'immigration féminine constituée durant quelques années ont eu un rôle central dans le processus migratoire d'autres membres ou de l'ensemble du groupe familial. Dans la pratique, les femmes équatoriennes ont constitué une "avant-garde" qui explore, facilite et permet la migration du groupe domestique, quoique dans plusieurs cas ce ne soit pas le projet initialement imaginé.

À différents degrés, les réseaux constituent la trame organisationnelle de la sociabilité et des modes d'insertion des immigrés. Ils changent et se modifient alors, selon le processus d'insertion, les dynamiques d'interrelation qui s'établissent avec la société d'accueil et les changements que l'établissement génère dans la collectivité. Dans ce sens, d'après l'expérience européenne, les changements qui se créent avec le commencement de l'apparition de la "deuxième génération" à Valence sont cruciaux. ◀



M'hamed Lazaar, "L'immigration marocaine en Espagne"

► Dossier *Marocains de France et d'Europe*, n° 1242, mars-avril 2003

Patricia Pardo, "Un réseau de peintres en bâtiment colombiens"

► Dossier *Après les OS – Où sont passés les travailleurs immigrés*, n° 1187, mai 1995